

**Compte rendu, opéra. Liège.
Opéra Royal de Wallonie, le
30 décembre 2014. Giacomo
Puccini : Tosca. Barbara
Haveman, Marc Laho, Ruggero
Raimondi. Paolo Arrivabeni,
direction musicale. Claire
Servais, mise en scène.**



Pour clore en beauté l'année 2014, l'Opéra Royal de Wallonie a offert aux liégeois un cadeau sans prix : **les derniers feux du Scarpia de Ruggero Raimondi**. Et en ce soir de dernière pour le légendaire baryton-basse italien, l'émotion était palpable devant ce qui était vraisemblablement son l'ultime incarnation du Baron. Le chanteur jette ainsi toutes ses forces dans la bataille, et on frémit de plaisir à son apparition, inquiétante

et fantomatique, hantant littéralement le plateau. *Avouons-le, nous venions avant tout voir le comédien se glisser une fois encore dans un rôle qu'il fait sien depuis bien longtemps, c'est le chanteur qui nous a pris par surprise, faisant tonner sa voix dès les premières notes, avec une puissance et un éclat que nous ne soupçonnions pas. Le temps a naturellement émoussé l'émail de l'instrument, le recouvrant d'un voile dans le médium, mais cette brume ne fait que rendre plus percutant encore l'aigu, véritable lame qui traverse la salle dès que la*

colère et l'autorité sont de mise.

Raimondi souverain : celui devant qui tout Rome tremblait

En outre, on ne perd pas un mot des terribles paroles prononcées par le chef de la police, l'interprète prenant un plaisir gourmand à en distiller chaque syllabe, en grand diseur. Le personnage, arpentant lentement la scène en tournant autour de sa proie, se dresse ainsi dans toute sa noire grandeur, ce qui nous vaut un deuxième acte anthologique de désir à peine contenu et de cruauté amoureusement savourée. Un rare moment d'opéra, de ceux qui ne s'oublient pas, et qu'on est heureux d'avoir pu partager ce soir. Face à ce monstre sacré, les chanteurs paraissent galvanisés par l'aura d'un tel partenaire.

Tosca altière, noble et fière, **Barbara Haveman**, après un premier acte au vibrato incertain, offre le meilleur d'elle-même dans le deuxième, dardant des aigus puissants et un grave poitriné avec une rageuse ardeur, notamment lors du meurtre de Scarpia. Dans « Vissi d'arte », elle trouve de superbes piani, parenthèse d'une émouvante pudeur au milieu du drame qui se joue.

Pour son premier – et inattendu – Cavaradossi, **Marc Laho** surprend, se tirant avec les honneurs d'une écriture excédant pourtant ses moyens naturels. Le médium sonne ferme, l'aigu se déploie sans effort – malgré un manque de vaillance parfois –, et la diction demeure remarquable de limpidité. On attend

maintenant avec impatience le ténor belge dans Nadir des Pêcheurs de perles, un rôle qui lui ira parfaitement.

Excellents également, les seconds rôles, de l'Angelotti franc et sonore de **Roger Joakim** au Sacristain impeccable de **Laurent Kubla**, sans oublier le Spoletta insidieux et percutant de **Giovanni Iovino**. Tout ce petit monde évolue avec évidence dans la mise en scène imaginée par Claire Servais, d'une simplicité toujours respectueuse du livret.

L'église, où la colombe du Saint-Esprit demeure comme un point de fuite, et le bureau de Scarpia, que domine un Christ en croix encadré par les lavis de Goya et leurs images de torture, illustrent parfaitement l'intrigue, laissant libre cours à l'expression des chanteurs. Seul le Château Saint-Ange déçoit par manque d'imagination, malgré un ciel rougeoyant du plus bel effet.

A la tête des forces de la maison wallonne, **Paolo Arrivabeni** tire, comme à son habitude, le meilleur du chœur et des musiciens, trouvant les tempi justes et ciselant en orfèvre l'harmonie tissée par Puccini, tout en sachant faire gronder son orchestre sans couvrir les voix. Une belle soirée, saluée par un public debout, à l'issue de laquelle on salue une fois encore la performance inoubliable de Ruggero Raimondi.

Liège. Opéra Royal de Wallonie, 30 décembre 2014. Giacomo Puccini : Tosca. Livret de Giuseppe Giacosa et Luigi Illica d'après Victorien Sardou. Avec Floria Tosca : Barbara Haveman ; Mario Cavaradossi : Marc Laho ; Baron Scarpia : Ruggero Raimondi ; Cesare Angelotti : Roger Joakim ; Le Sacristain : Laurent Kubla ; Spoletta : Giovanni Iovino ; Sciarrone : Marc Tisson ; Le Geôlier : Pierre Gathier. Chœurs et Maîtrise de l'Opéra Royal de Wallonie ; Chef de chœur : Marcel Seminara. Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie. Direction musicale : Paolo Arrivabeni. Mise en scène : Claire Servais ; Décors : Carlo Centolavigna ; Costumes : Michel Fresnay ; Lumières : Olivier Wéry ; Assistant à la mise en scène : Rodrigue André

CD. Haendel : Messiah, Le Messie (Haïm, 2013, 2 cd Erato)

CD. Haendel : Le Messie (Haïm, 2013, 2 cd Erato). Le Messie s'appuie sur le livret de Charles Jennens qui sélectionne des pages de l'Ancien et du Nouveau testament, soulignant la nature divine et miraculeuse de Jésus, les prophéties énoncées dans l'Ancien testament, s'accomplissant bien dans le Nouveau. Pourtant pas de drame tragique évoquant la Passion et le Sacrifice ni la Résurrection après la mort, mais comme un oratorio, la lumière de la croyance, la ferveur de la foi et de l'espérance qui trouvent dans les images musicales, toujours dramatiques – c'est là le génie lyrique et théâtral de Haendel-, l'accomplissement attendu. Au début des années 1740 – la partition a été « expédiée » en peu de temps (3 semaines seulement) à la fin de l'été 1741 (Jennens se plaindra du manque d'inspiration musicale, d'une indignité patente au regard de l'élévation du livret, en particulier vis à vis de l'ouverture...), le compositeur affirme pourtant sa maturité, réussissant dans le langage de l'oratorio, une évocation pleine de souffle et d'emportements (mesurés cependant) qui passe par l'engagement des chœurs (très présents, acteurs principaux dans cette fresque contemplative plus que narrative), et où les airs solistes développent les



sentiments d'admiration, de certitude fervente, d'épanouissement... créé en 1742 à Dublin, puis en 1743 à Londres, Le Messie ne suscita pas ce triomphe escompté par Jennens. Trop méditatif, pas assez draamtique et spectaculaire comme Samson, Le Messie fut moins apprécié par sa nature immédiatement oratorienne.

De fait, Emmanuelle Haïm semble prendre littéralement à la lettre le mode poétique mais statique des épisodes : la cohésion et la sonorité souveraine du chœur, la plénitude ronde et bondissante du Concert d'Astrée montrent indiscutablement combien Haendel a trouvé – depuis les pionniers : Christie et Malgoire-, des interprètes inspirés, convaincants ; les solistes de cette version sont diversement impliqués : le plus engagé et expressif reste la basse Christopher Purves, et aussi le contre ténor ou alto : Tim Mead (qui faisait aussi la valeur du récent programme des Arts Florissants dédié aux musique haendéliennes pour la Reine Caroline, 1 cd Les Arts Florissants, William Christie Éditions). Plus lisse, la vocalité sans aspérités donc souvent distante de Lucy Crowe, ou l'impassible ténor Andrew Staples. Pour autant prenons nous bien en compte la progression dramaturgique du cycle scindé en trois parties : Prophéties (Annonciation, Nativité) ; Passion (Résurrection puis Ascension) ; Rédemption et salut de l'âme chrétienne compatissante... Ce n'est qu'au cours de la décennie suivante, dans les années 1750 que Le Messie s'imposa et fut véritablement apprécié, quand Haendel le donna chaque Carême à Covent Garden dans la chapelle de sa propre fondation pour les jeunes enfants démunis et abandonnés, du Foundling Hospital à Londres. Il pouvait s'appuyer a lors sur le talent de son castrat favori, l'alto Gaetano Guadagni.

Contrairement à William Christie son ancien mentor dont elle assurait le continuo, Emmanuelle Haïm s'en tient à un juste milieu, ni trop expressif ni trop neutre ; une voie médiane, très (trop?) british et politically correct. D'ailleurs les

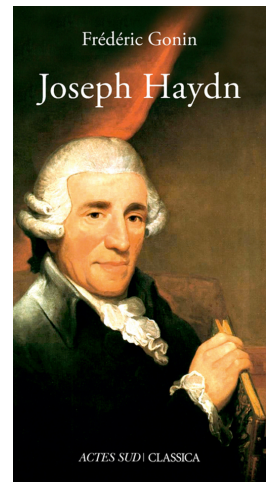
artisans de cette production (membres du chœur, solistes et instrumentistes) sont majoritairement britanniques. William Christie a tranché depuis longtemps : particulièrement soucieux de l'intelligibilité textuel – le livret de Jennens y gagne un surcroît d'éloquence dramatique-, le directeur fondateur des Arts Florissants sait aussi caractériser comme peu, l'essence théâtrale de la musique haendélienne. Car ici, même en terres sacrées, l'opéra n'est jamais loin d'une séquence même si elle s'identifie constamment à l'oratorio. Plus déconcertantes chez Haïm... les tournures de fin de phrases et les variations dans la résolution des ornements, ou la grille flottante et mobile des tempi (chœur Hallelujah !, page 21)... ces effets inédits tournent parfois au maniérisme hors sujet qui contredit l'élégance naturelle comme le goût si équilibré, haendéliens.

En final qu'avons nous ? Une sonorité séduisante, des solistes appliqués mais souvent peu habités (sauf Mead et Purves), un léché oratorien qui reste de bon aloi : la puissante théâtralité contenue dans la partition de Haendel en sort-elle vraiment gagnante ?

Haendel (1685-1759) : Messiah HWV 56. Lucy Crowe, Tim Mead, Andrew Staples, Christopher Purves, Chœur et orchestre du Concert d'Astrée (David Bates, chef de chœur). Emmanuelle Haïm, direction (2 cd Erato Réf. 0825646240555. Enregistrement réalisé à Lille, en décembre 2013).

Livres. Joseph Haydn par Frédéric Gonin (Actes Sud)

Livres. Joseph Haydn par Frédéric Gonin (Actes Sud). Le bon papa Haydn, à Vienne : jovial, poli, diplomate, mesuré, équilibré en tout, surtout dans son caractère et naturellement dans sa musique fut comme le dévoile cette biographie bien trempée, une personnalité affirmée, sûre de son métier et de ses compétences, d'une audace et d'un humour portés par une éducation parfaite qui rendait son commerce et sa compagnie, totalement délectables. Inventeur du quatuor à cordes, au point de placer Vienne au sommet des villes européennes les plus élégantes et les mieux productives, approfondissant comme nul autre avant Beethoven, le genre symphonique et la musique de chambre, Haydn prend ici une stature de pionnier, de visionnaire, de défricheur voire de défenseur de sa corporation, n'hésitant pas à revendiquer le maintien d'avantages liés à sa charge pour lui et ses confrères de l'orchestre, auprès du prince Esterhazy, son employeur dans la périphérie de Vienne...



Joseph Haydn :
conservateur mais hyperactif
et visionnaire



Domage cependant que l'auteur lyrique ne soit pas plus évoqué, expliqué, explicité car Haydn avant Mozart, justement pour la Cour des Esterhazy et le théâtre du palais d'Esterhaza, fut fécond en matière d'opéras italiens, en particulier dans le genre buffa et comique : c'est là le pan de la recherche à approfondir et la source de futures découvertes (qui rend d'ailleurs inestimables le legs discographique que signa Antal Dorati, pilote passionnant d'une intégrale lyrique

chez Decca). C'est une veine poétique d'une infinie subtilité que Haydn prit soin de cultiver tout en sachant qu'il ne pouvait pas concurrencer le génie de Mozart dans ce domaine... Plus significatif, les commentaires sur la musique vocale sacrée comprenant évidemment le genre de l'oratorio (très tôt abordé) et surtout ses messes et cantates, particulièrement destinées à la ferveur de sa patronne à Esterhaza toujours, et qui témoignent d'un génie toujours mésestimé, car encore ici, Haydn souffre d'une supériorité concurrente, non plus celle de Mozart (quoique) mais de son propre frère Michael Haydn, alors maître de chapelle très actif pour la Cour du Prince-Archevêque de Salzbourg. La personnalité complexe du faux conservateur Haydn transparaît avec finesse et nuances. De quoi réhabiliter la stature d'un Haydn réformateur et concepteur de premier plan, à l'égal de Mozart et de Beethoven à venir, dont la force d'invention explique qu'il reste l'une des personnalités musicales les plus célébrées (à juste titre) de son vivant.



La lecture est d'autant plus aisée, et l'apport synthétique, éloquent... que l'approche a été remarquablement conçue ; thématisée, elle est complémentaire et exhaustive charpentée en quatre grandes parties : 1) La vie tout d'abord (premières années, au service du prince Esterhazy, un homme libre) ; 2) la personnalité (le conservateur, l'homme simple et modeste... ; enfin 3) le style (une constante volonté de renouvellement, le style galant, la notion de classicisme, les éléments du style haydnien ; puis, 4) l'œuvre (la musique symphonique, la musique de chambre, l'œuvre pour clavier, la musique vocale profane et sacrée ...). Complété par une chronologie et une sélection bibliographique et discographique, voici l'un des meilleurs textes de la collection » classica » éditée par Actes Sud.

Livres. Joseph Haydn par Frédéric Gonin (Actes Sud). ISBN 978-2-330-03405-4. Parution : septembre 2014.

Concert inaugural des Arts Florissants à la Philharmonie de Paris

Paris, Philharmonie nouvelle.
Vendredi 16 janvier 2015, 20h30.
Les Arts Florissants, William Christie. Age d'or du baroque français. En résidence à la Philharmonie de Paris, Les Arts Florissants fondé par William Christie offre un concert



inaugural regroupant les fleurons de leur répertoire : Te Deum de Charpentier pour le XVII^e ; évidemment Rameau pour le XVIII^e (extraits des Indes Galantes) et aussi l'extraordinaire grand motet de Mondonville : In exitu Israel, fresque hollywoodienne saisissante exprimant le bouillonnement des eaux océanes et fluviales en un chœur exceptionnellement expressif et dramatique... La pièce fit dès sa création en 1753 (joué pendant la messe pour le roi Louis XV), le succès des programmes du Concert Spirituel à Paris, au cours de ses très nombreuses reprises : c'est de loin le grand motet le plus abouti de Mondonville, lequel prolonge le souffle dramatique approché avant lui par Rameau dans sa jeunesse... Les pièces choisies requièrent spatialité des effectifs impressionnants (chœurs, solistes, orchestre), dans les registres que les Arts Florissants depuis plus de 30 ans savent maîtriser et sublimer : sacré majestueux et spirituel (Charpentier) ; sacré dramatique et spectaculaire (Mondonville) ; opéra fastueux, à l'exotisme poétique et enchanteur (Rameau).

L'ultra célèbre Te Deum H416 de Marc Antoine Charpentier (composé dans les années 1690 pour l'Eglise Saint Paul des jésuites à Paris où Charpentier était maître de musique) mettra en lumière les capacités multiples sur le plan expressif des Arts Florissants, dans l'acoustique encore inconnue de la Philharmonie flambant neuve. Occasion de constater comment sonne ce chambrisme caractérisé du Baroque français classique où l'étagement des masses, le travail de caractérisation verbale (propre aux Arts Florissants), et l'éloquence expressive et dramatique doivent être finement distinguées, clairement audible sous la vaste voûte de la

vaste salle parisienne.

William Christie invite plusieurs étoiles vocales, à présent partenaires familiaux dont les lauréats de son Jardin des Voix, l'académie de chant qu'il a fondé en 2002 : Rachel Redmond, Marc Mauillon, mais aussi Reinoud von Mechelen, Katherine Watson ou hier Platée déjantée, éloquente : Marcel Beekman... récemment William Christie a fondé depuis 3 années son propre festival estival, intitulé « Dans les Jardins de William Christie », en Vendée, niché dans les espaces enchanteurs de son parc, fruit d'une incessante activité de jardinier au goût sublime... Comme Jordi Savall, William Christie a aussi créé son propre label discographique » Les Arts Florissants, William Christie Éditions » dont les premiers titres tels Belshazzar de Handel, Le Jardin de Monsieur Rameau (réalisé avec les lauréats du jardin des Voix promotion 2013), et le dernier, d'une ferveur pudique bouleversante, « Music for Queen Caroline » (musiques de Handel), distingué par un CLIC de classiquenews, ont tous été critiqué par la Rédaction de Classiquenews...

Programme :

Première partie :

Les Arts Florissants, chœur et orchestre
William Christie, direction

Rachel Redmond, dessus
Katherine Watson, dessus
Reinoud Van Mechelen, haute-contre
Marcel Beekman, taille
Elliot Madore, basse-taille
Marc Mauillon, basse-taille
Laurent Naouri, basse

Marc-Antoine Charpentier : □Te Deum H 416

Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville : □Motet In exitu Israel

Seconde partie :

Danielle de Niese, Zima
Marcel Beekman, Damon
Elliot Madore, Adario
Laurent Naouri, Don Alvar

Jean-Philippe Rameau : □Les Sauvages, extrait des Indes
Galantes

**Spectacle événement, coup de cœur de classiquenews de janvier
2015**

Réservez votre place sur [le site de la @Philharmonie de Paris](#)



**Diffusion en direct sur France Musique, vendredi 16
janvier 2015, 20h.**

Marc-Antoine Charpentier Te Deum H 146

Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville Motet In exitu Israel

Jean-Philippe Rameau Les Sauvages Extrait des Indes Galantes

Les Arts Florissants, dirigés par William Christie (directeur
fondateur des Arts Florissants)

Tournée nord-américaine des Arts Florissants en avril 2015 :



Le nouveau spectacle présenté en Amérique du nord par William Christie et Les Arts Florissants en avril 2015 s'intitule « Jardin à l'italienne » et regroupe les nouveaux lauréats du jardin des Voix promo 2015 : proche de cette attention au verbe et à l'articulation millimétrée des textes choisis, le programme comporte des madrigaux et aussi des airs d'opéras signés Cimarosa, Galuppi, Piccini. Au total 6 villes américaines pour une tournée au Canada puis aux USA : Montréal (25 avril), la ville de Québec (le 26 avril), Miami (le 29 avril), Berkeley (1er mai), Santa Barbara (5 mai), Disney Hall de Los Angeles (6 mai). Durant ce tour prometteur, William Christie présentera aussi quelques perles lyriques de son programme donné à l'Opéra royal de Versailles en 2014 : Airs sérieux et à boire (Michel Lambert). [Voir notre clip vidéo Ais et sérieux et à boire par William Christie et les Arts Florissants](#). La tournée Un jardin à l'italienne permet aux lauréats chanteurs du Jardin des Voix de perfectionner toutes les facettes de leur futur métier : chant, jeu dramatique et scénique (car le spectacle est aussi chanté par cœur avec une mise en espace...).

+ d'infos sur le site des Arts Florissants :

www.arts-florissants.com

Illustrations : William Christie © JB Millot – Le Jardin des Voix © classiquenews 2013

Livres. Musique et enregistrement. Pierre-Henry Frangne, Hervé Lacombe (Presses universitaires de Rennes)

Livres. Musique et enregistrement. Pierre-Henry Frangne, Hervé Lacombe (Presses universitaires de Rennes). Soulignons la remarquable collection « *Æ* » *æsthetica*, éditée par les Presses universitaires de Rennes. Le sujet de ce nouveau volume entend « élargir » et « repenser » l'invention de l'enregistrement sonore tel qu'il fut relaté et admiré par Paul Valéry en 1928 (La conquête de l'ubiquité) ; tel

qu'il fut pensé, vécu, conceptualisé aussi par le pianiste Glenn Gould (1932-1982), lequel interrompait sa carrière de concertiste dans les salles, pour ne se consacrer qu'à l'enregistrement des œuvres surtout de Bach... en studio.

De fait, l'enregistrement d'une séquence musicale ou la musique enregistrée connaît un essor sans précédent au cours du XX^{ème} siècle qui offre même des perspectives inédites pour la musique dite savante donc le classique que rend compte la



diversité des contributions de cet ouvrage collectif.

Les champs d'exploration et d'explication sont exhaustifs. La musique enregistrée est devenue un « constitution » c'est à dire une œuvre esthétique à part entière à laquelle un chef comme Karajan ou donc un soliste comme Gould ont donné ses lettres de noblesse.

Grâce aux méthodes d'enregistrement (échantillonneur), la musique enregistrer a renouvelé aussi les principes de la composition contemporaine, devenant un élément primordial de l'écriture. De Mâche hier à Moutaka aujourd'hui, les notes enregistrées font partie de la texture sonore jouée au moment du concert ou de l'enregistrement des œuvres.

L'opposition musique enregistrée / musique live est un non sens, une aberration qui sans justification, voudrait ôter tout statut esthétique à la musique enregistrée. On voit bien que cette vision étreinée n'a plus sa place depuis Karajan et ses enregistrements conçus au cordeau, spatialisés, scénographiés : véritables dramaturgies sonores, qu'ils soient lyriques ou purement instrumentaux et orchestraux. Le lecteur de cet ouvrage complet comprendra combien la notion de musique enregistrée est devenue majeure, incontournable, indiscutable, y compris dans les nouvelles pratiques d'écoute partagées par les plus jeunes ou les nouveaux mélomanes.

5 parties sont ainsi présentées : « l'enregistrement avant l'enregistrement », « l'acte d'enregistrer », « la statut de l'enregistrement », l'œuvre et l'enregistrement », « à la télévision et au cinéma ».

Au delà de la diversité des thématiques argumentées sur le sujet central, le volume est aussi le fruit d'un colloque qui s'est tenu à l'université de Rennes2 en mars 2013 : sur la question globalisante de l'art et de la technique, il s'agissait aussi de croiser les savoirs, associer les compétences de plusieurs universités (Rennes2, Lausanne, Montréal), tout en opérant une interdisciplinarité des regards : d'où dans les chapitres du sommaire la question de la

musique enregistrée au cinéma et à la télévision... Lecture incontournable.

[Livres. Musique et enregistrement. Pierre-Henry Frangne ; Hervé Lacombe. Presses universitaires de Rennes.](#) Collection / Série : Aesthetica. Prix public indicatif : 22 €. Parution : décembre 2014. ISBN : 978 2 7535 3329 5.

CD. Nikolaus Harnoncourt. Johann Strauss II (7 cd Warner classics)

CD. Nikolaus Harnoncourt. Johann Strauss II (7 cd Warner classics). Harnoncourt s'est expliqué longuement sur le sujet : né allemand mais viennois jusqu'au bout de la baguette, le chef berlinois, 85 ans en 2015, porte en lui cette élégance



autrichienne, fine combinaison entre élégance et danses populaires, raffinement et ... rusticité. Inspiré par les mélodies de la rue comme les danses traditionnelles, Johann II Strauss (1825-1899), roi de la valse, s'inscrit dans la tradition d'un Schubert, et avant lui de Haydn et de Mozart. Le maestro si convaincant chez Monteverdi et nombre de compositeurs baroques dont il aura renouvelé l'approche avec ses musiciens du Concentus Musicus,- mais aussi Mozart ou Beethoven : Harnoncourt depuis toujours défend un Strauss concrètement... rustique et élégantissime.



C'est toute la valeur du coffret de 7cd Warner : premier hommage à celui qui reste à plus de 80 ans, d'une audace et d'une exigence absolues, infiniment plus visionnaire encore que bon nombre de ses héritiers et disciples, « suiveurs » de la

2,3è et 4è générations d'interprètes. Les Gustav Leonhardt et Frans Brüggen sont partis ; reste Harnoncourt (et ses cadets parmi lesquels le plus actif William Christie), véritables détenteurs d'un regard sans concession, – et depuis plus de 30 ans-, argumenté, original, légitime et constamment critique sur les répertoires choisis. Harnoncourt, Christie n'incarnent pas seulement une sonorité, un héritage musical fabuleux, ils transmettent aussi une esthétique et un mode de travail désormais inévitable, dont la justesse devrait mieux inspirer la plupart des orchestres modernes (si routiniers, si pépères et sans surprise...).

Le coffret réunit deux opéras-opérettes : l'ineffable et si subtile Chauve souris enregistrée ici au Concertgebouw d'Amsterdam en juin 1987 (et donc avec l'orchestre local du royal Concertgebouw : Die Fledermaus, avec Gruberova, délectable comtesse hongroise et à la ville Madame Eisenstein, soit Rosalinde ; Barbara Bonney en Adèle / Olga... délicieusement insolente ; surtout Lipovsek en Orlofsky dépressif, suavement androgyne) ; Le baron Tzigane enregistré au Konzerthaus de Vienne en avril 1994 à la tête du Wiener Symphoniker (Der Zigeunerbaron) soit les 4 premiers cd ; suivent un important legs symphonique de danses : valse, polkas, galops, poème symphonique dont Le beau Danube bleu (cd5 : Nikolaus Harnoncourt y dirige le royal Concertgebouw d'Amsterdam : ouvertures du Baron Tzigane et de La Chauve souris, valse diverses... – Concertgebouw d'Amsterdam, mai 1986 et juin 1987).



Les deux derniers cd comprennent deux programmes plus récents encore : « Johann Strauss à Berlin » (live capté avec le Philharmonique de Berlin en septembre 1998) et le dorénavant légendaire concert du Nouvel An au Konzerthaus de Vienne 2001,

moment heureux d'une incontestable plénitude orchestrale : cycle de danses et valse de Johann II, complété par la Marche de Radetsky (signé par le père Johann I), et Die Schönbrunner de Joseph Lanner (de la même génération que Johann père...). Outre l'affinité d'Harnoncourt avec l'élégance et la nostalgie johannesque, le programme à Vienne dévoile aussi le génie de l'autre Strauss, frère cadet de Johann II, Josef qui malgré sa passion de la mécanique et qui voulait être ingénieur, suivit les pas de aîné, affirmant une inspiration aussi puissante, originale et raffinée que celle de son frère (Halekin Polka, Dorfschwalben aux Österreich)

La réalisation est digne d'intérêt voire indispensable : rien ne saurait remplacer Harnoncourt dans un répertoire qu'il sert avec une sanguinité suave d'un raffinement contagieux : évidemment La Chauve souris de 1987, Baron Tzigane de 1994, et le dernier cd, comprenant Strauss abordé avec le Philharmonique de Vienne pour le concert du Nouvel 2001... sont les perles d'une sélection très conviancante... voire irrésistible. Coffret événement.

CD. Nikolaus Harnoncourt. Johann Strauss II (7 cd Warner classics).



CD 1 & 2 : **Johann Strauss II : Die Fledermaus** (La chauve-souris) : Werner Hollweg – Edita Gruberova – Christian Boesch – Marjana Lipovšek – Josef Protschka – Anton Scharinger – Waldemar Kmentt – Barbara Bonney – Elisabeth von Magnus. Chorus off De Nederlandse Opera – Orchestre du Royal Concertgebouw.

CD 3 & 4 : **Johann Strauss II : Der Zigeunerbaron** (Le Baron tzigane) : Herbert Lippert – Pamela Coburn – Rudolf Schasching – Julia Hamari – Wolfgang Holzmair – Christiane Oelze – Elisabeth von Magnus – Hans-Jürgen Lazar – Jürgen Flimm – Robert Florianschütz. Arnold Schoenberg Chor – Wiener Symphoniker.

CD 5 : **Johann Strauss II** : Ouverture du 'Baron tzigane' – Kreuzfidel – Leichtes Blut – Histoires de la forêt viennoise – Marche égyptienne – Wiener Bonbons – Pizzicato-Polka – Unter Donner und Blitz – Le Beau Danube bleu – Ouverture de 'La chauve-souris'
Orchestre du Royal Concertgebouw, Amsterdam.

CD 6 : **Johann Strauss II** : Kaiserwalzer – Ouverture de 'Une nuit à Venise' – Die Tauben von San Marco – Voix du printemps – Ouverture de 'La chauve-souris' – Seid umschlungen, Millionen – Lob der Frauen – Simplicius-Walzer – Tritsch-Tratsch polka – Kaiser Franz Josef I. Rettungs-Jubel Marsch
Berliner Philharmoniker

CD 7 : **Concert du Nouvel an 2001 (Vienne)**

Johann Strauss I : Marche de Radetzky. Joseph Lanner : Die Schönbrunner – Jägers Lust – Steyerische Tänze. Johann Strauss II : Morgenblätter – Elektro-magnetische Polka – Electrofor – Ouverture de 'Une nuit à Venise' – Harlekin-Polka – Dorfschwalben aus Österreich – Vergnügungszug – Seid umschlungen, Millionen – Der Kobold – Luzifer-Polka
Wiener Philharmoniker. Coffret 7CD 0825646222391

Compte rendu, opéra. Tours. Opéra, les 27,28, 30 et 31 décembre 2014. Strauss II : La Chauve Souris. Aude Extremo, Vannina Santoni... Jacques Duparc, mise en scène. Jean-Yves Ossonce, direction.

Une production délicieusement cohérente. C'est un opéra construit sur l'accomplissement d'une vengeance, celle de Falke (**Michal Partyka**) qui entend bien ainsi laver l'humiliation que lui a infligé Eisenstein (très efficace **Dider Henry**) – vrai petit bourgeois sans relief,



époux infidèle démangé par la bagatelle... de fait un piège lui est tendu avec la complicité d'un collectif aux apparences hétérogènes mais aux motivations et convergences bien soudées : la propre femme de chambre qui rêve déjà de briller sur la scène des théâtres (Adèle), le directeur de la prison Franck, jusqu'au prince Orlofsky (excellente **Aude Extremo**), jeune millionnaire asexué désabusé parfaitement dépressif que l'argent ennuie mais que grise l'idée de railler un petit prétentieux : Le portrait idéal d'un jeune oligarche débauché

?. Il occupe le devant des planches à l'acte II.

Epatante Chauve Souris à Tours

En organisant un bal costumé au II (régal visuel en place des habituels fracs noirs et robes de mariées vues habituellement, façon Jean Béraud), le jeune prince permet à chacun de changer d'identité – mais on en est pas au vrai travestissement et identité inversée comme dans les meilleurs opéras vénitiens (voyez les ouvrages de Cesti ou Cavalli, les deux suiveurs de Monteverdi). Ici chacun devient ce qu'il veut, « chacun à son goût » comme le précise non sans cynisme et malice le même Orlofsky. Adèle devient une très honorable lady de la haute : Olga qui se rêve actrice (III : voir son trio avec Ida et Franck ; celui là même y devient le Chevalier Renard. ...); et Eisenstein qui devrait être en prison, a son habit de galant vert, sous le titre de marquis Renard.

Le tableau ne serait pas complet sans la figure de l'épouse délaissée, vraie desperate housewife emmurée à Pontoise (- l'opéra de Strauss adapte un boulevard parisien La Réception) : Rosalinde. Celle-ci ne déroge pas à la règle du masque... pour le bal d'Orlofsky au II, elle devient donc une comtesse hongroise en transit : le compositeur inspiré par le sentiment nostalgique et patriote lui dédie logiquement le seul grand air de la soirée, sublime Czardas qui pourrait faire l'air de concert parfait d'un programme de concert (**Mireille Delunsch** s'y impose en actrice délurée).

C'est elle qui piège son « mufle » de mari: en se laissant courtiser par lui, elle se fait offrir sa fameuse montre, piège à filles ; en possession de l'épouse vengeresse, l'objet délictueux lui permet au III, de dévoiler l'infidélité du coquin : la honte de l'époux démasqué fera la vengeance de Falke.



En cours de soirée, le spectacle va crescendo: le I est clairement et très efficacement d'exposition; le II se savoure comme une coupe de champagne, – en présence de leur hôte Orlofsky, les convives masqués fêtent et trinquent à la santé du « roi Champagne » (un tableau rêvé pour les directions marketing de tous les producteurs champenois) et une succession de perles solistes et chorales signées du roi de la valse; le III captive par sa verve théâtrale où perce l'intelligence du metteur en scène **Jacques Duparc** dont le talent d'acteur, dévoilé au I en policier cleptomane, s'affirme davantage dans l'acte de la prison : il fait du chef geôlier Frosch, un loup désabusé, déjanté, hilare, porté sur la bouteille (son sketch sur la « fine » est mémorable), qui rétablit le théâtre à gags, délirant, raffiné, un contrepoint purement théâtral dans l'enchaînement des airs chantés en allemand.



Vannina Santoni, épatante Adèle / Olga

La révélation de la soirée – dans toute production il y en a forcément une-, reste la pétulante et si subtile Adèle/Olga de **Vannina Santoni**, nature incandescente pour l'indomptable et malicieuse servante qui se rêve actrice. Au I, son Adèle est capricieuse et indiscreète ; au II, elle du chien en aristocrate improvisée. Puis son air du III dans lequel elle veut convaincre Franck d'être son protecteur est un sublime moment de fragilité virtuose, dans lequel l'actrice pétille et convainc par ses dons d'imitatrice versatile : une véritable soeur de Zerbinette dans l'opéra Ariadne auf Naxos de l'autre Strauss (Richard). Quel timbre généreux et fruité, suavement articulé, aux aigus agiles, faciles, colorés. Sa performance est saisissante. Car l'actrice déjà remarquée dans le Così fan

tutte de Mozart ici même, avait été tout autant convaincante.

Dans la fosse, **Jean-Yves Ossonce** délivre le parfum sensuel et voluptueux, les couleurs nostalgiques d'une partition parmi les plus raffinées qui soient. Vrai plus de la production, si les dialogues sont en français, tous les airs sont en allemand: de quoi mieux comprendre enjeux et situations comme s'il s'agissait d'une comédie de boulevard tout en savourant les délices de chaque air défendu dans la prosodie originelle. De quoi confirmer l'étonnante sensibilité de Strauss sur la scène lyrique. De quoi aussi constater l'excellence artistique de l'opéra de Tours: une vraie troupe et un chef défendent ici l'art lyrique et symphonique avec engagement et finesse. Preuve est faite pour qui en doute toujours que les initiatives lyriques en province tiennent très haut les promesses de leur affiche. Production idéale pour fêter l'an neuf 2015. [La Chauve Souris de Johann Strauss présenté par l'Opéra de Tours les 27, 28, 30 et 31 décembre 2015.](#)

Compte-rendu, opéra. Tours. Opéra, les 27,28, 30 et 31 décembre 2014. Strauss II : La Chauve Souris. Aude Extremo, Vannina Santoni... Jacques Duparc, mise en scène. Jean-Yves Ossonce, direction.

Illustrations : © Fr. Berthon pour l'Opéra de Tours 2014

LIRE aussi notre [présentation de La Chauve Souris à l'Opéra de Tours en décembre 2014](#)

**Compte rendu, concert.
Versailles, Chapelle Royale,
le 21 décembre 2014. Le
Mystère de Noël. Anonyme du
XIVe siècle, Jean Mouton
(1459-1522), Pierre de
Manchicourt (1510-1564),
Jacobus Gallus (1550-1591),
Giaches de Wert (1535-1596).
Jan Pieterszoon Sweelinck
(1562-1621), Jeronimo Luca
vers 1630, Antonio Marques
Lesbio (1639-1709), Peter
Cornelius (1824-1874).
Extrait du Bréviaire de Paris
1736 et de Christmas Carols
1871. Ensemble Huelgas,
direction : Paul Van Nevel.**

Les passages de Paul van Nevel et de l'Ensemble Huelgas en France sont si rares, que l'on ne peut qu'être reconnaissant à Château de Versailles Spectacles de les avoir invités en ce 21 décembre pour nous donner en la



Chapelle Royale, un concert/création, intitulé *Le Mystère de Noël*. Si ce n'est les innombrables tousseurs, venant constamment rompre la plénitude de ce concert, cette soirée nous laissera le sentiment d'avoir vécu un rêve éveillé. Ces chanteurs et musiciens dont les interprétations du répertoire médiéval et Renaissance sont de véritables splendeurs, nous proposent ici un tout nouveau programme, qui vient de faire l'objet d'une édition discographique : *Mirabile mysterium – A European Christmas Tale*.

Les climats incantatoires de Las Huelgas

Pour raconter cette histoire et donner à celui qui l'écoute, le sentiment de voir se dérouler un livre d'images sonores tout à la fois pittoresques, exotiques et tragiques, fondatrices d'un mythe universel, Paul van Nevel a réuni ici des pièces de différentes époques et répertoires qui s'assemblent de manière cohérente. Ainsi le voyage auquel il nous invite, nous offre-t-il un instant de partage, de méditation et de rêve, rare et précieux où chacun qu'il soit ou non chrétien, peut laisser son esprit vagabonder et trouver place parmi les innombrables personnages qui se pressent autour d'un enfant, promesse d'avenir.

Le programme se compose en trois parties, – La naissance à Bethlehem, les crimes d'Hérode et le voyage des trois rois mages-, plus un épilogue. Il entrelace des pièces anonymes du XIIIe siècle écrites dans le style « Ars Antiqua», des motets de la Renaissance, de la polyphonie imitative franco-flamande, des «villancicos» espagnoles (chants religieux populaires) des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècle dont un qui trouve ses racines en Amérique latine, des Christmas Carol du XIXe siècle et un chant de Noël allemand de Peter Cornelius.

Entouré de cinq musiciens et 8 chanteurs, Paul van Nevel façonne la matière sonore, la sculpte, lui donne une lumière douce et soyeuse, ou ardente et franche. Sa direction discrète et efficace, lui permet d'obtenir de chacun d'infinitésimales et bouleversantes nuances. Le mariage des timbres (le quatuor masculin dans le Hostis Herode Impie est exemplaire) et une technique quasi parfaite des chanteurs, permet de donner à chaque pièce son caractère et sa puissance évocatrice. On retiendra la souplesse et la profondeur subjuguante des basses, le brillant velouté des ténors, la luminosité moelleuse des voix féminines. Les flûtes et dulcienes, ainsi que le violon colorisent, irisent la pastorale et soutiennent au coeur de la tragédie du massacre des Innocents, apportant une touche de sensibilité compassionnelle qui étreint.

Passant de quatre, cinq, six à huit voix, l'ensemble Huelgas nous émerveille par la précision et la beauté de la réalisation. La justesse, l'homogénéité, la ferveur de chacun participe à faire naître un climat quasi incantatoire, aussi captivant que l'étoile du berger, que poursuivent les Mages.

Compte rendu, concert. Versailles, Chapelle Royale, le 21 décembre 2014. Le Mystère de Noël. Anonyme du XVe siècle, Jean Mouton (1459-1522), Pierre de Manchicourt (1510-1564), Jacobus Gallus (1550-1591), Giaches de Wert (1535-1596). Jan

Pieterszoon Sweelinck (1562-1621), Jeronimo Luca vers 1630, Antonio Marques Lesbio (1639-1709), Peter Cornelius (1824-1874). Extrait du Bréviaire de Paris 1736 et de Christmas Carols 1871. Ensemble Huelgas, direction : Paul Van Nevel.

Week-end Mozart au Radiant de Caluire (69)

Caluire, Radiant. Les 10 et 11 janvier 2015. Week-end Mozart avec le Quatuor Debussy, au Radiant de Caluire (69). Une « fin de semaine », au Radiant de Caluire, salle à éventail de programmation culture « tous publics ». Le « classique » est cette fois célébré par le Quatuor Debussy, qui choisit un thème Mozart, autour du Requiem et d'airs d'opéra (instrumentalement réduits), mais aussi avec le Quintette pour clarinette et la Sérénade « Petite Musique de Nuit ». Belle occasion d'admiration, et d'interrogations sur le génie mozartien aujourd'hui...



Comment préférez-vous « votre » Mozart ?



Mozart, succès garanti auprès de (presque) tous publics. Et consensus autour de quelques partitions fétiches (fétichisées, diraient les sceptiques). Au fait, vous le préférez comment, « votre » Mozart ? En sale ado (tendance scato-porno) qui n'en finit pas de faire en riant-hennissant des farces plus ou moins amusantes, comme dans le film de Milos Forman ? En saint de vitrail, ravi-de-la-crèche-

salzbourgeoise, génial mais irresponsable de son génie, composant par inspiration d'En-Haut (« le Ciel, Sganarelle ! ») : un Divin (petit) Mozart, en somme ? Ou si vous avez l'esprit de contradiction sartrienne qui s'énerve de la solennité ambiante : « Un homme, fait de tous les hommes, et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui » ? Ou encore un homme des Lumières, auto-libéré de sa condition « « domestique », porteur et proclamateur à peine masqué de ses « machines désirantes » en tous genres, et en prime, pré-révolutionnaire ?...

Trazom et ses 35 ans sur la terre

Deux siècles et demi après un météorique passage sur la terre européenne, on en est encore à découvrir – et discuter, et disputer, c'est bon signe – du côté de chez Wolfgang, Amadeus, Amadeo, Amade, Gottlieb, Wolfie, alias encore par soi-même nommé Trazom, Hanswurst, Il Duca Basso, Signor d'Alto, Don Cacarella ? Et à imaginer non seulement ce qu'il fut, mais ce qu'il aurait pu devenir – musicalement et autrement – si Dieu, les dieux, les virus et les bactéries lui avaient accordé vingt ans de plus que son exigü 35 ans...ertes on a d'abord l'impression que les 626 n°s du catalogue dressé au XIXe par

Ludwig Ritter von Köchel ont « suffi » à révéler le génie protéiforme et multidirectionnel dans l'opéra, la symphonie, les instruments à vent et à cordes, la musique de chambre, l'art vocal, l'art sacré, le concerto, et si on cherche la petite bête exemplaire, l'harmonica de verre. Alors deux jours d'une fin de semaine hivernale, deux concerts, une conférence, un brunch (c'est là qu'on entend sans broncher un concertino pour fourchettes et quatuor?), une classe de maître(s), les K.525,581 et 626 en entier, et des extraits vocaux des K.366, 492, 527, 578, 620 et 621 (une récompense à qui rapporte tous ces n°s K. à leur œuvre) ?

Petit théâtre musical-mozartien

D'autant que c'est « seulement » un Quatuor à cordes, une chanteuse, un chanteur et un clarinettiste qui « font » l'orchestre et le chœur : serait-ce suffisant en panorama, non, 626 fois non ! Mais les proposants ont bien conscience d'une démarche symbolico-minimaliste, et du fait que leur très petit théâtre musical mozartien a, d'emblée, ses limites. Mais on peut dire aussi que les deux concerts puisent à quatre sources : la diversité dramaturgique des airs lyriques, l'unité sacrale du Requiem, l'ensoleillement sans métaphysique de la musique de nuit, la poésie absolue du Quintette.

Un Requiem quatuorisé

Le plus « surprenant » des quatre moments est sans doute celui du Requiem...quatuorisé non par l'auteur de la partition, mais bien peu de temps après -9 ans, 1802- la mort de Mozart lui-même. Peter Lichtenthal n'était pas n'importe quel scribouilleur de notes, mais un musicien de grande qualité, ami de la famille Mozart sur lequel la notice (Florence Badol-Bertrand) du cd. DECCA(2009) enregistré par les Debussy donne toutes précisions biographiques et esthétiques. Le principe même et les modalités de cette « réduction » ouvrent en tout cas des perspectives sur « la grandeur » d'une œuvre qui a depuis les origines saisi les auditeurs par ses

dimensions...psycho-musicales, et la légende non dorée mais noire qui a entouré sa création. En quatuor, la vocation même du laboratoire où Haydn puis Mozart et bientôt Beethoven expérimentent leur pensée la plus novatrice s'affirme, « déchantant » les voix humaines et instrumentales en nombre et puissance jusqu'à n'en plus faire surgir que l'essence d'un discours...

Chant de la vie et de la mort

Au fait, discours sur quoi, prioritairement ? Une fois balayé ce qu'on pourrait nommer le folklore-people de la tradition-qui-a-la-vie-dure (Salieri jouant les Brinvilliers d'Autriche, l'Homme en Noir qui poursuit Wolfgang de ses assiduités mortifères jusqu'à ne plus le faire « penser qu'à ça »...), reste l'interrogation fondamentale : qu'est-ce qu'un chant de (la ?) mort pour Mozart en ses derniers mois ? La dominante demeure-t-elle une peur panique entretenue par la « vision » catholique et autoritaire -Rex tremendae majestatis : Roi (et avatars incarnés de rois, empereurs ou princes qui gouvernent cette terre) d'une majesté qui doit faire trembler -, correspondant au « vieux monde » que Mozart n'aime pas ? Ou une espérance que donne la lumière d'une fraternité humaine rayonnant dans « la foi » à laquelle Mozart s'est « converti » quelques années plus tôt : la franc-maçonnerie, que les ultimes pensées et actes compositionnels de Wolfgang verront honorés dans l'écriture de deux cantates pour les cérémonies de Loges, et bien sûr la chère Flûte Enchantée, dont le compositeur suivra jusqu'au dernier instant le déroulement des représentations ?

Un double visage de Wolfgang

Ce rapport – fusionnel ? antagoniste ? – serait-il à décrypter entre un Amadeus jusqu'au bout terrifié par une mort catholique, le sommant de « se repentir » en créateur impie de tant de personnages qui vantent à l'opéra la liberté de l'amour terrestre ? Et un Wolfgang cherchant autrement la

dualité vie-mort, se fondant sur les actes de libération sociale et de fraternité humaine pour faire advenir un nouveau monde... ? Les « vieux mozartiens français » ont toujours recours deux ouvrages fondamentaux parus à la fin des années 1950 et qui présentent ce « double » visage, le « Mozart » plus laïque et dans le siècle, de Jean Brigitte Massin, et « La pensée de Mozart », de J.V.Hocquard, spiritualiste...en diable, tout-âme-contre-dangereux-corps. (On en trouve encore des occasions de réédition, cherchez sous le sapin du 1^{er} janvier !) En tout cas, c'est le musicologue-pianiste Philippe Barraud qui, en conférence, soulignera les nombreuses visions possibles du Requiem...

Magie nocturne d'opéra

Une partition qui semble « sans problèmes », c'est le K.525, alias « petite musique de nuit », mise à toutes sauces de gastronomie et fêtes en parcs viennois, et devenue symbole des grâces d'Ancien Régime. La nuit en tout cela n'est nullement romantique, bien sûr. Mais composée en plein travail de Mozart sur Don Giovanni, n'est-elle pas « magie nocturne de l'opéra, forme sublimée, intime, suprêmement concentrée » (Harry Halbreich) du climat où vivent les « opéras-Da-Ponte » (Noces, Don Giovanni, Così) ? En tout cas, Sérénade écrite pour « l'orchestre de chambre le plus resserré qui soit : quatuor à cordes renforcé d'une contrebasse à l'unisson du violoncelle, et peut-être réponse allègre et délicate à la grande angoisse des Quintettes du printemps 1787 » (J.B.Massin)... C'est plus tard, et en vulgarisation fort vulgairement-comm-et-pub, qu'en ont été offertes au grand public des versions à gros effectifs parfaitement infidèles à l'esprit de la partition...

1789, l'année de la radieuse éclaircie

On peut supposer qu'il n'a pas été agi de semblable façon avec une œuvre aussi tissée de poésie que le quintette avec clarinette K.581 (1789, l'année d'une « radieuse éclaircie », ésotérique (les Massin y entendent, via le clarinettiste

Stadler que Mozart fréquente et fait alors travailler, les échos des idées musicales de la Franc-Maçonnerie) et pourtant accessible à « tous les frères humains de toutes les époques ». Dans le larghetto central, J.V.Hocquard y fait écouter « la puissance d'immobilité et de vaste giration sur place, le contact pris avec la réalité musicale à l'état pur : l'oreille intérieure remonte alors à la source du Temps »...

Père terrible et Chérubin d'amour

Et puis ce seront les citations du monde imaginaire auquel Mozart croyait peut-être encore davantage qu'au « réaliste » : celui de l'opéra, là où tous les témoins de sa vie – y compris lui-même, qui le dit dans ses lettres !- ont su qu'il était le plus heureux. Dans Idoménée (K.366), le dernier « grand opera seria », ce sera l'air(Vedrommi intorno) du père accablé par l'idée que pour sauver sa vie il va sacrifier le premier humain paraissant sur le rivage...et bien sûr, il s'agira de son fils Idamante. Cette donnée tragique de la mythologie intéresse les psychanalystes « mozartiens » qui...s'intéressent aux relations complexes de Wolfgang avec son papa terrible, Leopold. Du côté de la folle journée des Noces (K.486), on écouterà le ravissant « Cherubin d'amore » nous dire : « voi che sapete... », vous qui savez ce qu'est l'amour, est-ce bien vrai ? Chez le grand seigneur méchant homme (Don Giovanni, K.527), on rencontrera l'idyllique Don Ottavio s'inquiétant pour son inaccessible Donn'Anna, Dalla sua pace.

Clémence et cadeau de Wolfie



On pourra «(re ?) découvrir » dans le moins connu Clémence de Titus (K.621), où l'empereur, alias « les délices du genre humain », pardonne au patricien Sextus, (manipulé par Vitellia), qui a son grand air de bravoure (Parto, parto). Et dans la très-aimée Flûte Enchantée (K.620), la découverte de Pamina par Tamino dans la « photographie » du portrait...En prime de « nouveauté », l'air de concert K.578 Alma Grande : joli cadeau de Wolfie à une jolie

interprète Louise Villeneuve (qui sera bientôt la Dorabella de Così) : « chaleur tragique à fleur de peau, ironie sous-jacente dans l'accompagnement instrumental » (J.B. Massin). Un septuor lyonnais Ils sont un « septuor » pour faire partager le voyage mozartien. Quatre d'entre eux, les Debussy – travaillant à Lyon – ont une grande habileté de communicants pédagogiques-théâtraux, si bien menés par leur 1^{er} violon, Christophe Collette : Marc Vieillefon, 2nd violon, Vincent Deprecq, alto, Fabrice Bihan, violoncelle. Ils seront rejoints par le clarinettiste Patrick Messina, soliste très international et « 1 » soliste à l'Orchestre National de France. Les « chargés-du-chant » ont aussi des attaches lyonnaises : Julien Behr est même né dans la cité aux deux fleuves, y a étudié (CNSM) et mène sa jeune carrière de ténor après avoir renoncé à sa vocation d'avocat. Stéphanie d'Oustrac a aussi étudié aux Conservatoires de Lyon ; « lancée » avec les louanges de William Christie, elle est maintenant une des chanteuses françaises les mieux reconnues, dans répertoire baroque et l'opéra plus particulièrement.

[Radiant , Caluire \(69\). Week end Mozart par le Quator Debussy](#)
[Samedi 10 et dimanche 11 janvier 2015.](#) Samedi 10 : 14h30 :
Master-class ; 18h30 : conférence de Philippe Barraud ;
20h30 : concert : airs d'opéra, Requiem. Dimanche 11 : dès
10h30 : brunch musical ; 15h : concert : Quintette, Petite
Musique de nuit. Renseignements et réservations : T. 04 72 10
2219 ; www.radiant-bellevue.fr

Informations
Réservations

Princesse Czardas de Kalman

Kalman : Princesse Czardas. Nouvel An à Dresde : Anna Netrebko, Juan Diego Flórez et Christian Thielemann tiennent l'affiche pour le concert du Nouvel An de la Staatskapelle Dresden. Anna Netrebko (Sylva Varescu) et Juan Diego Flórez (Edwin Ronald von und zu Lippert-Weylersheim) chantent l'opérette Princesse Czardas, lundi 29 décembre à 19h. La soprano vedette qui a connu une année 2014 flamboyante et riche en prises de rôles verdiers (Leonora et lady Macbeth), prête sa sensibilité hyperféminine au rôle de Sylva) tandis que le subtil rossinien, aux pianos élégantissimes et au phrasé raffiné si délectable, Florez incarne l'ardent Edwin. Princesse Czardas, – en allemand Die Csárdásfürstin,



en hongrois A Csárdáskirálynő-, est un chef-d'oeuvre du XXème siècle écrit par le compositeur hongrois Emmerich Kálmán. Opérette en trois actes du compositeur hongrois Emmerich Kálmán, sur un livret de Leo Stein et Béla Jenbach, Princesse Czardas est créée à Vienne au Johann Strauss Theater, le 17 novembre 1915. L'action se déroule à Budapest et à Vienne, juste avant la Première Guerre mondiale. C'est une comédie contemporaine où la scène prolonge comme un miroir les événements de l'histoire immédiate mais inscrits dans les sphères vaporeuses et raffinées de l'aristocratie fin de siècle. L'oeuvre a été composée pendant la déclaration de la première guerre : les librettistes amorcent les premier et second actes à Marienbad avant la déclaration ; puis reprennent l'écriture à l'été 1915 à Bad Ischl (troisième et dernier acte). La création de novembre 1915 est un immense succès (533 représentations dans la foulée).

Kalman : Princesse Czardas au Semperoper de Dresde

Diffusé le 29 décembre sur medici.tv

Anna Netrebko : Sylva Varescu

Juan Diego Flórez : Edwin Ronald von und zu Lippert-Weylersheim

Christina Landshamer : La Comtesse Stasi

Pavol Breslik : Comte Boni Káncsiánu

Sebastian Wartig : Feri von Kerekes

Bernd Zettisch : Prince Leopold Maria von und zu Lippert-Weylersheim

Sächsischer Staatsoperchor Dresden; Wolfram Tetzner, chef de chœur. Staatskapelle Dresden

Christian Thielemann, direction

L'intrigue

L'action varie les lieux selon les actes : au Théâtre de l'Eldorado à Budapest (acte I), au Palais du Prince Léopold-Marie de Liebensdorf à Vienne (acte II) enfin dans un hôtel viennois (acte III).

A Budapest, le prince Edwin de Liebensdorf aime la chanteuse de music-hall Sylva Maresco, que toute la ville vient applaudir telle une vedette fascinante et qu'elle a baptisée : « Princesse Czardas ». Contrevenant la volonté de son père (le Prince Léopold-Marie de Liebensdorf), Edwin s'engage à épouser dans les deux mois Sylva quand il apprend que celle-ci envisage de le quitter pour une tournée en Amérique. Mais le père provoque la séparation des amants : il oblige son fils à regagner Vienne pour épouser la Comtesse Stasi. Boni, ami du jeune prince, aime aussi Sylva. Il part avec elle.

Vienne, deux mois plus tard. Au palais Liebensdorf, un soir de gala fête les fiançailles d'Edwin et de Stasi. Sylva y paraît accompagné de Boni qu'elle présente comme son mari. Mais Boni tombe amoureux de Stasi cependant que Edwin bouillonne intérieurement à l'idée de perdre Sylva. Dépitée, la jeune femme quitte le bal pour rejoindre son hôtel à Vienne.

Dans l'hôtel où séjourne Sylva, le père d'Edwin apprend que sa propre épouse fut une ancienne chanteuse de cabaret. Il lui est désormais difficile d'interdire à son fils d'épouser une chanteuse de Music-Hall. Ainsi, Edwin et Sylva comme Boni et Stasi peuvent se marier.

Illustration : Kirchner, femmes dans la rue, 1915.